

crû encore sous cette allée de marronniers où nous avions l'année dernière de si délicieuses causeries. Hélas ! c'était alors l'arrivée de Jeanne avec son rire si franc, sa parole si joyeuse qui les interrompait.

Au revoir encore une fois, je ne dis plus à bientôt. Quand nous reverrons-nous, amie ? Je ne le sais guère, mais ce que je puis affirmer, c'est que rien ne séparera nos âmes unies dans les regrets comme elles le sont par l'affection.

L'amabilité d'Agnès pour ceux qui l'entouraient était toujours chose admirable. Mais elle laisse entrevoir dans cette lettre combien elle avait à prendre sur elle-même, pour ne point faire dispartir dans nos réunions de famille, et il faut, comme moi, l'avoir vue de près pour comprendre les combats qui se livraient en elle.

Un jour entre autres, j'avais fait apprendre à mes filles, pour souhaiter la fête à M. de Mirfleux, un petit dialogue qu'elles récitèrent devant elle, et une simple allusion à la tendresse qui les unissait fit à notre chère Agnès une impression telle que je crus qu'elle allait perdre connaissance. Je compris de suite ses efforts intérieurs pour concentrer une douleur si près d'éclater en sanglots.

Je m'approchai d'elle.

"Agnès, vous êtes souffrante. Il fait trop chaud ici. Allez un instant dans votre chambre."

Elle me serra la main.

"Ah ! merci," me répondit-elle.

Et elle sortit.

A la fin de la soirée j'allai la retrouver.

"Mais pourquoi vous faire violence à ce point, ma chère Agnès ? nous comprenons si bien votre douleur, nous y prenons une part si vraie !

— Oh ! non. Troubler ainsi la joie, la sécurité de vos enfants ! Que Dieu les préserve de connaître jamais les déchirements de la séparation ! Pardon, ajouta-t-elle en s'efforçant de sourire, je suis bien peu généreuse."

Nous causâmes longtemps, je la laissai plus calme et toute à ces pensées de la foi qui seules pouvaient la consoler et la soutenir.

Il y a pour les âmes délicates et dévouées que Dieu frappe dans leurs affections, un grand danger à éviter. Elles se nourrissent volontiers de leur propre douleur, tendent à se trop isoler du monde, et à demeurer dans une inaction morale qui amène bientôt un engourdissement du cœur où elles croient trouver une certaine douceur. Elles en arrivent à ne plus penser, à force d'avoir pensé, à ne plus souffrir, à force d'avoir souffert. Elles s'enivrent en quelque sorte de leurs peines et de leurs regrets. Leur vie, que Dieu fait parfois longue encore,